

En Guyane, la souffrance de jeunes LGBT, rejetés par leur famille

L'association Le Refuge a ouvert un centre pour les homosexuels de 18-25 ans

REPORTAGE

CAYENNE - correspondant

C'est une maison à un étage, au bout d'un chemin, près du centre de Cayenne. Première antenne de l'association Le Refuge en Guyane, elle accueille depuis huit mois des jeunes LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels ou transsexuels) de 18 à 25 ans, rejetés par leur famille. Kevin (le prénom a été modifié), 18 ans, vit là depuis la mi-avril. Originaire de la communauté bushinengue (les Marons, descendants des esclaves enfuis du Surinam voisin), le jeune homme a grandi à Saint-Laurent-du-Maroni, dans l'ouest du terri-

toire. « *Ma mère est décédée quand j'avais 9 ans, ma grand-mère m'a élevé* », raconte-t-il. A 15 ans, il refuse le chemin tracé par son père, « *prendre une épouse, et devenir un homme* ». « *Quand il a appris mon homosexualité, mon père m'a rejeté, il a demandé à mes frères de me tabasser, mais ils ont refusé.* »

Placé dans un centre d'accueil près de Cayenne, Kevin s'enfuit vers Saint-Laurent pour retrouver sa famille, mais cela se passe mal. Il se retrouve à la rue, avant de franchir la porte du Refuge. « *Cela m'a permis de me reconstruire, de retrouver le sourire, de vivre mes rêves* », assure-t-il. Après son bac techno, il veut rejoindre l'Hexagone pour devenir steward.

« *Quand on a créé le Refuge en mars 2017 en Guyane, on n'avait pas prévu l'hébergement avant 2019*, explique Steven Kuzan, délégué territorial de l'association, et administrateur national, installé depuis trois ans en Guyane. *Mais un jeune, en grande détresse, nous a contactés, puis deux, trois... jusqu'à sept. Alors on a démarré l'hébergement.* »

« Arguments bibliques »

Aujourd'hui, quatre jeunes sont accueillis au centre et trois à l'hôtel, pour six mois maximum. Une dizaine d'autres sont en contact avec l'association, qui assure un accompagnement, à raison de deux ateliers par semaine (des sorties, des activités) pour amener les pensionnaires vers l'autonomie, entourés par une équipe de bénévoles avec notamment une psychologue et trois travailleurs sociaux.

L'association a enregistré une vingtaine de demandes : des jeunes Français, mais surtout une majorité de jeunes originaires d'Haïti, un pays où l'homosexualité est stigmatisée. « *Ma mère est*

« En ce moment, on accueille un Haïtien qui a subi une tentative de meurtre par sa mère »

ROSITA PIERRE-LOUIS
bénévole au Refuge

chrétienne, mon père pasteur ; pour eux, mon homosexualité était inacceptable... Elle a décidé que je devais quitter Haïti car j'étais la honte de la famille », témoigne l'un des pensionnaires du Refuge sur la chaîne Guyane 1^{re}, sous couvert d'anonymat. « *J'ai fait le choix de venir ici pour me placer sous la protection des autorités françaises* », ajoute-t-il, qui a renoncé à ses études en Haïti et déposé une demande d'asile à Cayenne.

« *En ce moment, on accueille un jeune Haïtien qui a subi une tentative de meurtre par sa mère*. Indique Rosita Pierre-Louis, une bénévole de 42 ans, membre fondatrice de l'association, guyanaise d'origine haïtienne. *Quand elle a découvert que son fils était homosexuel, elle a essayé de l'empoisonner, donc vous imaginez jusqu'où ça va...* » « *Les arguments sont souvent bibliques : on se retourne vers Dieu pour dire qu'un homme avec un homme ou une femme avec une femme, c'est une abomination* », ajoute-t-elle.

La communauté haïtienne de Guyane (environ 50 000 personnes, pour une population guyanaise de 280 000 habitants) compte de nombreuses églises évangélistes, certaines porteuses de ce type de message. « *Chez les jeunes Haïtiens, l'homosexualité est profondément refoulée, ils ont l'impression d'être constamment*

jugés, analyse Steven Kuzan. C'est tout un travail pour qu'ils l'acceptent. Quand ils arrivent à s'exprimer avec les autres, alors c'est une deuxième naissance. »

Au-delà de la communauté haïtienne, « *il y a encore en Guyane beaucoup de rejet de l'homosexualité dans les familles* », regrette le délégué territorial du refuge. « *L'homosexualité est plus taboue en outre-mer qu'en France hexagonale. C'est le poids de l'éducation et de la religion*, explique le député guyanais Gabriel Serville, coauteur du rapport parlementaire sur l'homophobie dans les outre-mer rendu public mardi 19 juin. *Chez nous, ce sont de grands villages, tout se sait et se dit, donc les gens ont tendance à vivre cachés. Certains sont allés très loin de leur famille et amis pour vivre leur vie, d'autres sont passés au suicide... Il faut donc trouver les moyens pour avoir un regard différent, c'est le sens de nos propositions.* »

Un an après la création de leur antenne à Cayenne, les bénévoles du Refuge disent « *ne plus pouvoir faire face* ». « *Deux jeunes sont à la rue parce que nous n'avons pas les moyens de les accueillir. Il y en a même qui sont amenés à se prostituer* », déplore Steven Kuzan, regrettant le « *manque de soutien financier des élus locaux* ».

Dans un contexte tendu pour le système social en Guyane – plus d'une famille sur quatre vit sous le seuil de pauvreté –, le délégué territorial du refuge reste optimiste : « *Il y a tellement de diversité en Guyane que les gens sont naturellement plus tolérants qu'ailleurs. L'homophobie est souvent liée à l'ignorance. On a de bons résultats lors des interventions dans les collèges et les lycées, et certains jeunes se disant homophobes évoluent.* » ■

LAURENT MAROT

LE CONTEXTE

RAPPORT D'INFORMATION

Les députés LRM Raphaël Gérard et Laurence Vanceunebrock-Mialon, et Gabriel Serville (GDR) ont remis, mardi 19 juin, un rapport d'information sur l'homophobie dans les départements d'outre-mer et formulent une trentaine de recommandations pour lutter contre ce phénomène. L'homosexualité est perçue « *très négativement par une majorité de la population dans la plupart des territoires* », relèvent-ils, notamment dans les Antilles et en Guyane où elle est souvent considérée comme une « *sexualité contre-nature* » ou « *le signe d'un problème psychologique* ». Pour l'expliquer, ils évoquent « *un environnement régional très hostile* », plusieurs Etats pénalisant l'homosexualité (Haïti ou Sainte-Lucie), le poids de la famille ou de l'imprégnation religieuse.

Bisexualité, pansexualité : « On nous dit que c'est juste une phase, qu'on va choisir »

Cibles de préjugés et de discriminations, les bisexuels veulent sortir de l'ombre

TÉMOIGNAGES

Hommes, femmes, homos, hétéros : oubliez toutes ces « vieilles » catégories. Samedi 16 juin étaient rendus publics, dans un bar parisien, les résultats de la première enquête nationale sur la biphobie et la panphobie, menée par cinq associations LGBT (SOS-Homophobie, Act Up Paris, le Mouvement d'affirmation des jeunes LGBT, Bi'Cause, et Fières). Biphobie, panphobie, quèsaco ? Les discriminations subies par les personnes se définissant comme bisexuelles ou pansexuelles.

Si le terme de biphobie n'est pas entré dans les mœurs, c'est en raison d'un paradoxe : alors que les homosexuels vivent de plus en plus ouvertement leur orientation, et que les transgenres ont obtenu un début de reconnaissance avec notamment un changement d'état civil facilité, les bisexuels, qui ont des relations amoureuses indifféremment avec des hommes et avec des femmes, restent invisibles. Pourtant, selon un sondage IFOP de juillet 2014 réalisé auprès de 9 850 personnes, 3 % de Français se définissent comme bisexuels, soit presque autant que les 4 % d'homosexuels.

Le terme de « pansexuel », lui, est encore plus confidentiel. Surtout utilisé jusqu'à présent par des ve-

dettes du show-business, il est préféré par les plus jeunes à celui de bisexuel. C'est ainsi que Jacquie (toutes les personnes ont requis l'anonymat), 19 ans, joues rondes et mèche de cheveux bleus sur le front, se définit. « *Le mot bisexuel ne correspond plus au ressenti de certaines personnes*, explique Jacquie. *Etre pansexuel veut dire qu'on peut être attiré par quel qu'un quel que soit son genre.* » Homme, femme et tous les autres possibles : transgenre (dont le genre ne correspond pas au sexe biologique), intersexe (personnes nées avec une ambiguïté sexuelle), non binaire (qui ne se définissent ni comme homme ni comme femme)... qui émergent à mesure que progresse la fluidité des identités et des sexualités.

« Raisonement stupide »

« *Au début du collège, j'avais des amoureux garçons, et des très bonnes amies filles*, explique Jacquie. *Je me suis d'abord définie comme bisexuelle, puis pansexuelle qui est plus inclusif, puis queer, un terme générique pour dire qu'on n'est pas dans la binarité, parce que j'en avais marre d'utiliser dix mots différents !* » Quand on lui demande quel pronom utiliser à son propos, Jacquie répond : « *les deux en alternance* ». Biphobie ou panphobie : quel que soit le terme utilisé, Jacquie en a fait l'expérience. « *On*

nous dit que c'est juste une phase, qu'on va choisir. Et aussi qu'on va être plus infidèle, à cause du raisonnement stupide qui est qu'on peut tromper notre partenaire avec deux fois plus de personnes. Même des gays et des lesbiennes peuvent le dire. » C'est ce qu'a vécu Laura (le prénom a été modifié), 42 ans, lors de sa première histoire d'amour avec une femme, à 18 ans. « *Elle avait très peur que je la trompe à la fois avec des hommes et des femmes*, relate-t-elle. *Alors qu'il n'y a pas plus monogamie que moi.* »

Un tiers des 3 624 personnes ayant répondu à l'enquête sur la biphobie a d'ailleurs déclaré avoir été rejeté par un partenaire potentiel en raison de son orientation. Et 93 % ont déjà entendu des propos biphobes ou panphobes. Pour 66 % d'entre eux, ces propos ont influencé leur visibilité ou le fait de parler librement de leur orientation. Signe que les lignes sont en train de bouger, des célébrités commencent toutefois à la revendiquer, aux Etats-Unis, mais aussi en France, comme Héloïse Letissier, la chanteuse de Christine and the Queens. « *On voit pas mal de youtubeurs et de youtubeuses qui assument cette identité*, relève également Laura. *Internet a beaucoup changé les choses. Quand j'étais jeune, la seule personne bisexuelle à laquelle je pouvais m'identifier était l'héroïne de Basic Instinct.* »

Morgane, 18 ans, yeux bleu clair et cheveux courts bouclés, se définit comme « *pansexuelle* » depuis deux ans. « *J'ai commencé à sortir avec une fille sans me poser de question*, relate-t-elle. *Mais je ne suis pas lesbienne, parce que je ressens quand même une attirance pour les hommes.* » Dans sa famille ou avec ses amis, son coming out est bien passé. « *Au lycée, de plus en plus de gays et de lesbiennes se montrent. On voit aussi des personnes qui s'assument comme transgenres* », observe Morgane.

Le coming out est un exercice incessant quand on est bi, constate Alexandre, 25 ans. « *Si vous êtes avec une personne du même genre, vous êtes catalogué homo, si son genre est différent, vous êtes hétéro* », souligne le jeune homme. Lui était en couple avec une fille quand il a rencontré son « *premier mec* », qui était transgenre. « *Alors je me suis dit que peu m'importait comment mon partenaire se définissait.* » Il a fallu qu'il explique à sa grand-mère que non, il n'allait pas être avec deux personnes.

La bisexualité est-elle plus répandue aujourd'hui ? « *Enormément de personnes dans le passé avaient des pratiques bisexuelles, sans mettre de nom dessus*, observe ce doctorant en lettres et en histoire. *Aujourd'hui, on a le vocabulaire pour décrire ce qu'on vit.* » ■

GABRIEL DUPONT